NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 N° 2 1950

In Memoriam. Le Père Joseph de Ghellinck d'Elseghem, s.i. (1872-1950)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 158 - 173

https://www.nrt.be/en/articles/in-memoriam-le-pere-joseph-de-ghellinck-d-elseghem-s-i-1872-1950-2676

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LE PÈRE JOSEPH de GHELLINCK d'ELSEGHEM, S. J.

(1872-1950)

La famille et les premières années.

Le P. Joseph de Ghellinck d'Elseghem est né à Gand le 30 octobre 1872, sixième d'une famille de dix enfants. Il eut le bonheur de trouver réunies au foyer familial les qualités qui influent profondément sur une âme d'enfant : sentiments remarquablement chrétiens et vive piété des parents; distinction et noblesse d'aspirations; vie familiale intense; sens aigu de la charité et du devoir social. Le bon Dieu y ajouta une épreuve très douloureuse : le père, le Chevalier Jean-Baptiste de Ghellinck d'Elseghem, mourut en 1881, après 16 ans de mariage, laissant sa jeune femme, qui n'avait que 39 ans, seule avec 10 enfants dont l'aînée avait 14 ans et le plus jeune deux mois. Il avait été un Chrétien d'une piété extraordinaire, fidèle chaque matin, dès six ou sept heures, à la sainte messe et à la communion, chose très rare à cette époque. Il s'était surtout fait connaître et aimer par une charité inlassable; châtelain de Wannegem-Lede, il était le bienfaiteur de la région. Docteur en droit, il partageait son activité entre l'administration de ses propriétés, ses tâches de bourgmestre de la localité et de président des Associations catholiques de Gand et d'Audenarde, et de nombreuses œuvres catholiques, sociales ou politiques. Son idéal d'éducateur était austère, visant à former chez ses enfants une volonté ferme du devoir, appuyée sur l'esprit de foi, et un souci extrême de la charité et de la bienfaisance, dont il était lui-même un vivant exemple; il exigeait beaucoup de ses enfants; le règlement, surtout des heures d'étude, était très strict; mais la manière était rationnelle, humaine, très affectueuse. Les joies et distractions enfantines étaient nombreuses et variées dans la grande propriété de Wannegem.

Le père disparu, la mère, née Claire Surmont de Volsberghe, se fit un devoir de le continuer dans sa vie de piété et de bienfaisance : messe et communion quotidiennes, traditions de charité et de secours aux pauvres, auxquelles furent associés les enfants dès que l'âge le leur permit. Elle avait une personnalité très marquée; douée d'une grande fermeté de volonté, elle fut une remarquable éducatrice : « Respectée et chérie, faisant appel à la raison et au cœur des siens, elle les menait avec un ascendant et une prudence irrésistibles, sans heurt, sans à-coup, sans préférence marquée pour tel ou tel, tout droit,

tout simplement, sans une parole de trop, sans aucun moyen extraordinaire » (Souvenirs de l'aînée de la famille). Le Père Joseph garda toute sa vie pour sa mère un culte pénétré de vénération et d'affection. On passait à Gand les mois d'hiver, dans le grand hôtel familial du XVIIIe siècle, Quai au blé, pour rentrer à Wannegem de la mi-avril à novembre. Une institutrice, vivant au château, présidait aux leçons quotidiennes, formant les garçons jusqu'à leur entrée au collège en sixième latine, les filles jusqu'à leur envoi en pension au Sacré-Cœur pour les deux dernières années de leur instruction. L'éducation était entièrement pénétrée de foi et de piété; des six filles trois seront religieuses du Sacré-Cœur; des quatre garçons, deux entreront dans la Compagnie de Jésus, les deux autres perpétueront le nom et les traditions de leurs parents dans la fondation d'une très nombreuse famille, dans l'attachement à la foi et dans la défense des intérêts religieux, l'aîné devant être durant de longues années sénateur catholique.

Joseph, enfant, était vif, espiègle, volontiers taquin, acharné au jeu. Il se révéla vite très bien doué. Il n'avait pas 8 ans que, sortant un jour de la salle d'études, il était arrêté par le cocher et un domestique du château, qui préparaient l'examen « d'électeur capacitaire », alors requis pour le droit de vote. « Josefke, kom'n keer hier » (Petit Joseph, viens un peu ici); il s'agissait d'expliquer le système métrique aux deux débutants; l'enfant s'acquitta à merveille de sa tâche de répétiteur et ses élèves connurent assez d'arithmétique pour obtenir le droit de voter. Joseph n'était pas ce qu'on appelle un « enfant facile ». Son caractère, fait d'une étonnante ténacité de volonté et d'une extrême émotivité, ne rendit pas toujours aisée la tâche de ses éducateurs; mais il acquit, dans l'éducation familiale, et devait plus tard confirmer dans la formation religieuse, un sens très profond, presque scrupuleux, du devoir; son jugement était droit; son cœur très sensible aux affections familiales. En octobre 1883 il fut envoyé comme pensionnaire au Collège des Jésuites de Tournai; il y passa ses six années d'humanités et y obtint les meilleurs succès scolaires : 1re place en excellence en 6e (avec tous les prix, sauf 2), en 5e, 4e et en Rhétorique. Ses dernières vacances de 1889 sont restées vivantes dans les souvenirs des siens à cause de l'ardeur et de l'habileté qu'il manifesta dans deux exercices qu'il aimait et allait abandonner pour toujours : la chasse et l'équitation.

Dans la vie religieuse.

Le 23 septembre 1889, n'ayant pas encore 17 ans, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Arlon; il y eut comme maître des novices le Père Auguste Petit, Ardennais silencieux, judicieux et énergique, qui devait être souvent recteur et six ans provincial de Belgique.

Joseph de Ghellinck commençait ainsi les 60 années qu'il allait passer dans la Compagnie de Jésus. Il resta, au cours de ces 60 ans, étonnamment semblable à lui-même; non seulement au physique — la même mobilité d'expression se marquait immédiatement sur le visage à toute contrariété, lorsqu'il avait 30 ans comme lorsqu'il en avait 75 —, mais aussi au moral : fidélité continue à ses devoirs de religieux et de prêtre; piété sincère et profonde qu'on eût souhaitée peut-être plus épanouie; attachement extrême à sa vocation et affection totale pour l'Ordre auquel il s'était donné. Deux traits surtout marquèrent sa physionomie morale : son estime du travail intellectuel, auquel il mit, durant toute sa vie, toute la ténacité de sa volonté; son goût, sa curiosité d'esprit, son amour de l'Eglise, sa spiritualité, tout le poussa au travail intellectuel et à ce qui s'y rattachait : écrire, enseigner, former des disciples, élever le niveau des programmes, assurer les moyens d'étude, particulièrement la valeur des bibliothèques; il ne prêcha presque jamais, entendit peu de confessions, ne donna aucune retraite; tout son sacerdoce se concentra sur le travail intellectuel, qu'il considérait comme son apostolat propre. Sa charité fut toujours cordiale et délicate : il était extrêmement soucieux de ne jamais blesser personne, très attentif à toutes les occasions de marquer sa sympathie, que ce fût pour un jour de fête, un succès d'un collègue, un deuil ou une maladie d'un ami; s'il aimait, en ces circonstances, les formules un peu solennelles, qui parfois faisaient sourire, on sentait toujours combien l'intention était cordiale et la sympathie sincère. Cette volonté de charité s'étendait à ses jugements intellectuels, et jusqu'à ses comptes rendus de livres : les critiques qui s'imposaient, et qu'il faisait franchement, étaient d'ordinaire précédées ou suivies d'un éloge et, s'il fallait être plus sévère pour l'auteur, les mérites éventuels de l'imprimeur étaient alors mis spécialement en valeur. Il était particulièrement attentif à « remercier » de toute attention, de tout service rendu.

Formation et vocation scientifique.

Le cadre de la vie du Père de Ghellinck fut très simple, entièrement « intra muros ». En dehors de l'enseignement philosophique et théologique de la Compagnie de Jésus, il ne fréquenta aucune université, ne prit aucun grade universitaire; dans la spécialité qui fut la sienne, et où il a fait œuvre si solide et durable, il a été, dans toute la force du terme, un autodidacte. Après ses deux ans de noviciat, il fit à Tronchiennes, selon la coutume d'alors, un an de revision des humanités, sorte de rhétorique supérieure; puis il fut envoyé à Louvain, au scolasticat S. J., en octobre 1892 pour ses études philosophiques; après un an et quelques mois, il en fut distrait, sa santé, semble-t-il, s'étant mal accommodée de ce premier séjour dans le collège où il devait pourtant passer la plus grande part de sa vie. Il fut

envoyé en 1893 au Collège Saint-Michel de Bruxelles (rue des Ursulines), d'abord comme surveillant et professeur d'arithmétique, ensuite, durant cinq ans (1894-1899), comme professeur de Troisième latine. Ce fut en Angleterre, au collège de Stonyhurst, qu'il acheva durant deux ans sa philosophie (1899-1901).

En octobre 1901, il commença au scolasticat S. J. de Louvain (11, rue des Récollets) ses quatre années de théologie (1901-1905). C'est alors que se dessina nettement sa vocation propre, non pas sous l'influence de ses professeurs de dogme de l'époque, insuffisamment formés aux disciplines historiques, mais plutôt en réaction contre ce qui manquait à leur enseignement du point de vue de l'histoire et du contact avec les faits et les textes. Le P. de Ghellinck commençait sa théologie au moment de cette crise intellectuelle si grave, qui marqua l'évolution de la pensée chrétienne de 1893 à 1907, des dernières années de Léon XIII à l'encyclique 'Pascendi' (septembre 1907). Partout on se rendait compte du divorce dangereux qui existait entre la théologie historique, l'histoire des dogmes d'une part et la présentation théologique traditionnelle d'autre part; notre théologie classique ne se souciait pas assez de marquer son contact avec les bases historiques de la doctrine orthodoxe. Beaucoup d'ouvrages publiés dans les séminaires catholiques paraissaient enfantins, du point de vue historique, aux professeurs protestants d'outre-Rhin ou d'au delà de la Manche.

Or, Joseph de Ghellinck avait d'instinct le sens du texte positif, du document, le respect de tout ce qui aide à l'atteindre et à l'interpréter, par exemple bibliographie exhaustive, rigueur du vocabulaire, précision des références, etc. Lorsqu'il formait ses élèves de 3e au collège, ce n'était pas par l'interprétation littéraire qu'il éveillait surtout leur attention et leur intérêt, c'était par la mise en valeur de l'aspect historique ou culturel de la vie grecque ou romaine, c'était par ses cours d'histoire ou de géographie. Exact et précis, disposant d'une mémoire remarquable, ayant les aptitudes d'imagination et d'intuition du chercheur et les grandes patiences d'une méthode inflexible, aimant le livre non seulement en savant mais même en bibliophile, il semblait prédestiné aux études de théologie historique. Il reconnut vite sa voie; ses aptitudes furent rapidement appréciées par ses professeurs de théologie, aussi bien que par ses supérieurs. Dix ans plus tard, on l'eût envoyé parachever sa formation dans quelque université allemande ou anglaise; à cette époque d'improvisations, on n'y songea pas.

Désireux de se perfectionner en allemand, langue indispensable à ses études, le P. de Ghellinck obtint de faire en Autriche, à Linz, la troisième année de noviciat prescrite par l'Institut après le sacerdoce. Il n'y resta que quelques mois (fin 1905), sa santé n'ayant pas permis un plus long séjour. Il passa le reste de l'année scolaire au

nouveau Collège Saint-Michel, en contact étroit avec la belle équipe de bollandistes groupés alors autour de leur président, le P. Charles De Smedt : les Pères Delehaye, Peeters, Poncelet et Van Ortroy. Chez eux il trouvait des méthodes éprouvées dans un domaine très proche de celui qui allait être le sien; il trouvait des maîtres formés aux intuitions et aux rigueurs de la recherche historique; il trouvait une riche bibliothèque qui pourrait lui servir de modèle le jour où, à son tour, il aurait à former ou à développer une bibliothèque de théologie.

En octobre 1906, le Père de Ghellinck commença à Louvain son cours de patristique; à partir de 1915 il y ajouta l'histoire des dogmes, dirigeant en outre le séminaire de théologie positive. Il devait garder les mêmes fonctions jusqu'au moment où il abandonna l'enseignement à l'âge de 70 ans. Entre 1925 et 1932, et plus longuement en 1931-1932, il dut passer chaque année quelques mois à Rome, à l'Université Grégorienne, comme professeur et directeur du séminaire de théologie positive, pour les Pères qui, pendant deux ans, se préparaient alors à la maîtrise en théologie. En 1909 il devint bibliothécaire du scolasticat et n'abandonna cette fonction qu'en 1941 pour se consacrer tout entier à la restauration de la Bibliothèque du scolasticat d'Eegenhoven, incendiée en mai 1940. En octobre 1948 enfin, avec tous ses collègues de la province belge méridionale, le P. de Ghellinck quitta le scolasticat 11 rue des Récollets, réservé désormais à la province belge du Nord, pour s'établir dans l'ancien Collège philosophique d'Eegenhoven, devenu scolasticat théologique et philosophique de la province du Sud : Facultés S. J. S. Albert de Louvain. Tel fut le cadre extérieur, très simple, dans lequel se déroula la carrière du *professeur*, du *directeur d'études*, du *bibliothécaire*, de *l'écrivain*.

Le professeur.

Chargé de peu de cours (2 ou 3 heures par semaine), le P. de Ghellinck préparait avec un soin extrême chacune de ses leçons. Tout était écrit, de cette écriture anguleuse et serrée qui lui était propre; la phrase s'adaptait, comme elle pouvait, à une érudition abondante, préoccupée de condenser le plus de détails possible en un espace restreint : de là, parfois, ces longues périodes, chargées de propositions incidentes et circonstantielles, qui rendent par endroits plus malaisée la lecture de ses ouvrages ou de ses comptes rendus. Pour corriger le caractère abstrait et laborieux de son exposé et raviver l'intérêt des auditeurs, le P. de Ghellinck éprouvait par moments le besoin de recourir à des images ou à des métaphores expressives, voire réalistes, dont l'inattendu provoquait des sourires; sourires vite dissimulés, car le maître, tout entier à son sujet,

aurait été immédiatement troublé par toute manifestation étrangère à la question étudiée.

Ces leçons portaient sur deux objets principaux : ou l'histoire de la littérature patristique dans son ensemble (cours de patristique), ou l'évolution d'un dogme particulier à travers les siècles (cours d'histoire des dogmes).

Le premier objet était très vaste et les heures attribuées à ce cours en nombre très limité. Force était de se restreindre. Au début de son enseignement, le Père procéda surtout par monographies consacrées aux Pères les plus importants; les pages qu'il écrivit sur saint Augustin dans ses premières leçons restent toujours enrichissantes et suggestives. Plus tard, laissant aux étudiants l'étude particulière de chaque Père, il préféra caractériser les diverses époques de l'âge patristique, marquer l'évolution générale de la pensée d'une époque à l'autre, développer certains aspects pratiques de l'étude (p. ex. suggestions pour un programme de lectures), etc. Les volumes II et III de « Patristique et moyen âge » (Introduction et compléments à l'étude de la patristique) ont leur première origine dans ce cours.

Les leçons d'histoire des dogmes étudiaient — en parallélisme avec le cours de théologie dogmatique — l'évolution d'un dogme particulier à travers les siècles : histoire du dogme de la Trinité; controverse pélagienne et lutte autour des doctrines de S. Augustin jusqu'au concile de Trente; évolution de la notion de « sacrement » et histoire de la formule septénaire jusqu'au concile de Trente; histoire du dogme eucharistique, des origines à la fin de l'âge patristique; histoire des doctrines pénitentielles; formation et évolution de la doctrine mariale.

La plupart de ces exposés synthétiques ont été repris plusieurs fois dans l'enseignement au cours de la carrière du professeur, mais toujours complètement remaniés, avec une attention extrême à tenir compte de l'évolution des recherches. La manière était strictement historique, dégageant, époque par époque, les progrès de l'explicitation du dogme, avec références multiples aux travaux qui avaient mis en meilleure lumière tel ou tel aspect de cette explicitation. Ces leçons n'ont jamais été publiées, elles subsistent sous forme de pages dactylographiées destinées aux étudiants. Mais elles ont amené l'auteur à maintes recherches ou approfondissements en connexion avec son enseignement. La relation entre l'histoire du dogme trinitaire et celle des symboles de foi, construits sur le schème trinitaire, est manifeste, et l'on comprend aisément que le Père ait été conduit par ses leçons elles-mêmes à ses divers articles sur l'histoire du symbole des apôtres, repris dans le volume *Patristique et moyen âge, tome I* (1re édition 1946; 2e éd. 1949). Le volume *Pour l'histoire du mot « Sacramentum » : I. Les Anténicéens* (1924) était aussi en partie le fruit d'un long enseignement.

Le directeur d'étude.

Le P. de Ghellinck a été un maître remarquable dans la direction des travaux personnels des étudiants. Ce ministère était pour lui un apostolat, inspiré tout entier par un idéal auquel il avait voué sa vie : contribuer à former, dans le domaine qui était le sien, une science catholique qui soit techniquement au moins égale et même nettement supérieure à la science protestante ou à la science libérale. Cet idéal apparaissait sans cesse à l'arrière-plan de beaucoup de ses jugements sur les livres ou sur les hommes; on le devinait dans maintes conversations; il est exprimé souvent dans les passages plus personnels de ses ouvrages, à la fin d'une préface, au terme d'un article. Dans la préface de la 3e édition (1944) de ses *Exercices pratiques du séminaire en théologie* il déplorait la défaveur que semblaient rencontrer, chez les plus jeunes, les longues et patientes recherches scientifiques, le labeur ardu d'une lente préparation technique; cette défaveur l'inquiétait profondément : « Ce serait, écrivait-il, encourir une lourde responsabilité que de laisser s'engager dans cette voie les futurs représentants de la science catholique. Les progrès et les succès que celle-ci peut enregistrer depuis les deux dernières générations, le renouveau qu'elle a opéré en secouant son inertie et en se relevant de sa situation d'il y a soixante ans, encore amèrement déplorée par nos aînés, à un moment où le savant catholique était une exception, lui font un devoir de ne pas perdre le fruit de cet immense effort, mais d'assurer avec une religieuse sollicitude la conservation de l'héritage transmis. Elle doit le développer avec une énergie tenace, en formant les jeunes générations de clercs au vrai travail scientifique et en les amenant à promouvoir par de nouvelles conquêtes les résultats acquis. Elle ne peut plus s'exposer aux éventualités de désarroi qu'elle a connu jadis, par exemple au moment du modernisme ».

Cet idéal très conscient, qui fut l'âme de toute sa vie, explique les longues patiences et les constantes initiatives de sa direction des travaux d'étudiants; le travail de son disciple devenait son travail. Tout en multipliant les mots d'encouragement et les félicitations partielles, il était exigeant, relevait impitoyablement toute assertion inexacte ou insuffisamment prouvée, toute lacune dans la bibliographie, indiquait les aspects de la question qui n'avaient pas été entrevus, attentif entre-temps à tout nouveau livre ou article qu'il pourrait signaler à son élève. Une fois le travail achevé, s'il lui semblait vraiment réussi, il lui cherchait une place dans quelque revue ou périodique et employait toute son influence personnelle à le faire admettre. Dans le fichier où, selon cet esprit de méthode qui ne l'abandonna jamais, il mettait à sa place alphabétique chaque nouvel article ou livre qu'il publiait personnellement, une place spéciale était réservée

aux travaux de ses élèves. Ce talent remarquable de directeur d'étude, le P. de Ghellinck put l'exercer pendant toute la durée de son enseignement au scolasticat de Louvain, pendant plusieurs années à Rome aux cours de maîtrise de l'Université Grégorienne. Nombreux furent ceux qui lui durent une bonne part de leur formation scientifique. Il rappelait leur souvenir dans sa préface de juin 1944 aux « Exercices pratiques du Séminaire » : « Actuellement dispersés en Belgique, à Rome, en Espagne, au Portugal, en France, en Pologne, au Danemark et ailleurs, aux Indes et à Ceylan, en Afrique et dans les deux Amériques, ils sont tous restés présents à sa mémoire » ; il leur envoyait dans sa préface de décembre 1947 ce dernier adieu qui résume bien sa pensée intime : « A ses anciens disciples devenus maîtres à leur tour, le vieux maître envoie l'expression du souhait, qu'il emprunte à ces encourageantes paroles d'un éducateur de la pensée chrétienne : *Manifestum est quod perfectio discipulorum gaudium et perfectio magistri est.*

Le bibliothécaire.

En 1909, trois ans après son arrivée à Louvain, le Père de Ghellinck avait été nommé bibliothécaire du Collège théologique S. J., 11 rue des Récollets. Il devait le rester jusqu'en 1941. En 1924 il fut choisi comme un des cinq membres de la Commission chargée de travailler à la reconstitution de la Nouvelle Bibliothèque de l'Université incendiée en 1914. Enfin en 1940, après l'incendie de la bibliothèque d'Eegenhoven, il assuma, avec le Père Charles Martin, la tâche de sa restauration, cette bibliothèque nouvelle devant être désormais la bibliothèque du scolasticat S. J. de la province belge du sud.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de résumer l'œuvre considérable entreprise et réalisée par le Père dans chacun de ces trois secteurs. Nous voudrions seulement mettre en lumière deux qualités de l'homme, du savant, qui s'y manifestèrent et qui complètent son portrait intellectuel et moral. D'abord la largeur de vues. Dès les débuts de sa carrière, le nouveau bibliothécaire vit grand. Il ne s'agissait pas pour lui de procurer au scolasticat une bibliothèque étroitement limitée à des tâches de vulgarisation et de présentation pédagogique de la doctrine traditionnelle; il s'agissait de fournir un instrument de travail apte aux recherches originales dans tous les domaines de la théologie scientifique et de la philosophie. Ses deux premières acquisitions causèrent quelque sensation, non pas par le montant de la somme dépensée (l'une était un don familial sollicité par le nouveau professeur; l'autre était une de ces « occasions », telles qu'un chercheur attentif réussit seul à les découvrir et à les saisir immédiatement), mais par la disproportion de ces achats avec

ce que certains croyaient être le niveau normal d'une bibliothèque de scolasticat : il s'agissait de la collection complète des « Sacred Books of the East » de Max Muller et de celle de la « Byzantinische Zeitschrift », importants instruments de travail, le premier pour toute étude scientifique d'histoire des religions, le second pour l'histoire de la théologie orientale et des églises d'Orient. La même largeur de vues allait, au cours des années, présider à de nombreuses acquisitions semblables et aboutir à constituer un fonds solide, homogène, bien harmonisé, offrant aux professeurs et aux étudiants un instrument de travail de premier ordre.

Ce ne fut pas sans peine et cela n'eût jamais été réalisé si le Père n'avait joint à la largeur de vues sa ténacité de volonté. Toute administration comporte ses routines et ses préjugés, dans un Ordre religieux comme dans une société civile ou dans un Etat. Pour édifier la bibliothèque qu'il rêvait, le P. de Ghellinck eut à surmonter, soit de la part des hommes, soit de la part des circonstances, un ensemble d'obstacles, de lenteurs, d'objections qui eussent rapidement découragé une volonté moins ferme ; certes, il était aidé par son tempérament de bibliophile, par son instinct de collectionneur qui guette une pièce rare et résiste difficilement à une « bonne occasion » ; mais le principe essentiel de son activité était toujours le même : cette vue idéale d'une science catholique supérieure à toute autre, principe qui fut l'âme de son travail.

Le bibliothécaire ne se bornait pas à l'aspect empirique de sa tâche ; l'histoire des bibliothèques, des origines à nos jours, fut toujours un des champs privilégiés de son travail scientifique. Citons, outre les deux études si suggestives publiées dans la « Nouvelle Revue Théologique » en 1938 : *Les bibliothèques médiévales*, p. 36-55 et *Les bibliothèques modernes*, p. 161-179, les deux articles encyclopédiques *Bibliothèques* dans le « Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique », t. I, col. 1589-1620 et dans le « Dictionnaire de droit canonique », t. II, col. 801-825, le travail *En marge des catalogues des bibliothèques médiévales* dans les « Miscellanea F. Ehrle », t. V, p. 331-363, la note *Progrès récents et tendances actuelles en histoire des bibliothèques* dans la « Revue d'histoire ecclésiastique », 1942, p. 156-168, sans parler de plusieurs notes plus ou moins étendues sur le sujet.

L'écrivain.

La production du P. de Ghellinck a été considérable. La liste de ses ouvrages et articles sera dressée dans le premier volume des *Mélanges de Ghellinck* qui devaient lui être offerts et qui ne pourront hélas qu'être consacrés à sa mémoire. Rappelons seulement ici, en ordre chronologique de composition, ses principaux travaux : *L'Eucharistie au*

XIIe siècle en Occident dans le « Dictionnaire de Théologie catholique » de Vacant et Mangenot, t. V, col. 1233-1302; *Le mouvement théologique du XIIe siècle* (1re éd., 1914; 2e éd. complètement remaniée en 1948); *Pour l'histoire du mot Sacramentum : I. Les Anténiceens* (en collaboration; 1924); *Pierre Lombard* dans le « Dictionnaire de théologie catholique », 1935, XII, col. 1941-2019; *Littérature latine au moyen âge* (des origines à saint Anselme), 2 vols, 1939; *Les exercices pratiques du séminaire en théologie* (1re éd., 1939; 4e éd. en 1948); *L'essor de la littérature latine au XIIe siècle* (2 vols, 1946); *Patristique et moyen âge*, 3 vols (1946-1949; 2e éd. du vol. I en 1949; le 4e volume, achevé en grande partie, pourra, espère-t-on paraître ultérieurement).

Ses articles ou notes se sont échelonnés de 1908 à 1949 dans un grand nombre de revues, encyclopédies, collections et « Mélanges », et montent à environ 150; 24 ont paru dans la « Nouvelle Revue Théologique ». Les comptes rendus de livres ont dépassé le millier, le plus grand nombre publiés dans notre revue.

Il ne peut être question ici, dans cette notice consacrée à sa mémoire, d'analyser en détail les nombreux travaux du P. de Ghellinck et d'étudier l'apport particulier de ses recherches au progrès des diverses questions qu'il a abordées. Cette étude sera faite par un historien spécialement qualifié dans l'article des *Mélanges de Ghellinck* dont nous parlons ci-dessus. Nous voudrions seulement rappeler sommairement, époque par époque, les principaux sujets auxquels il a consacré son attention et ses recherches, aider à remettre ses livres et ses articles dans le cadre de la vie de l'homme. Peut-être pourrait-on de ce point de vue partager son activité d'écrivain en trois périodes : 1e du début de son professorat en octobre 1906 à la fondation du « Spicilegium sacrum Lovaniense » en 1920; 2e) de 1920 à ± 1938-1939; 3e) de 1938 à sa mort.

1e) Ses premiers travaux dès 1908 (*Mediaeval Theology. A few Notes on its early History*, dans « American Quarterly Review ») s'orientent tous vers la théologie du moyen âge, particulièrement vers celle du XIIe siècle : Pierre Lombard et Gandulphe de Bologne, ainsi que l'influence de Jean Damascène en Occident au XIIe siècle sont l'objet de ses principaux articles de 1910 à 1914; ils paraissent dans divers périodiques : « Revue d'histoire ecclésiastique »; « Revue des questions historiques »; « Revue bénédictine »; « Byzantinische Zeitschrift »; « Dublin Review »; « Irish Theological Quarterly », etc. De cette période date le premier article qu'il donna en 1909 à la « Nouvelle Revue Théologique » : *La réviviscence des péchés pardonnés à l'époque de Pierre Lombard et de Gandulphe de Bologne* (p. 400 suiv.). L'ensemble de ces études devait être repris et groupé synthétiquement en 1914 dans l'ouvrage *Le mouvement théologique du XIIe siècle. Etudes, recherches et documents*, Paris, Gabalda.

L'article approfondi qu'il publia dans le « Dictionnaire de théologie catholique », *Eucharistie au XIIe siècle en Occident* (cité ci-dessus) le maintenait dans l'étude de la même période historique, de même qu'un bon nombre des notices, consacrées à des théologiens médiévaux, qu'il donna à la « Catholic Encyclopedia » en 1910 ou qui parurent un peu plus tard dans le « Dictionnaire de théologie catholique ». La théologie du XIIe siècle restera pour lui jusqu'à la fin un sujet de prédilection : son grand article *Pierre Lombard* en 1935 dans le « Dictionnaire de théologie catholique » reprendra et résumera beaucoup de ses études antérieures et *L'essor de la littérature latine au XIIe siècle* couronnera, par l'étude des domaines voisins, ses travaux précédents.

2°) Pendant la guerre 1914-1918, le P. de Ghellinck, prévoyant que la supériorité scientifique allemande subirait après la défaite un inévitable déclin, était vivement préoccupé de créer une collection, dirigée par des catholiques, qui pût reprendre la succession des meilleurs recueils scientifiques d'outre-Rhin. Il la conçut sous forme d'une collection d'études, de textes et de documents « pour servir à l'histoire des doctrines chrétiennes depuis la fin de l'âge apostolique jusqu'à la clôture du concile de Trente ». Pour lui donner une base plus solide, il voulut qu'elle fût œuvre commune, associant dans un même effort la Faculté de théologie de l'Université de Louvain, le Collège théologique des Pères Dominicains et le Collège théologique de la Compagnie de Jésus ; le « Spicilegium sacrum Lovaniense » fut fondé en 1921 avec la collaboration de M. le Chanoine Lebon, professeur à l'Université de Louvain, et du P. Raymond Martin, O.P., professeur au Collège des Pères Dominicains. Il devait publier de 1920 à 1949 24 volumes dans lesquels la haute valeur scientifique s'allierait à une remarquable présentation typographique. La part de collaboration du P. de Ghellinck à la direction de la collection nouvelle lui fut à certains moments un surcroît de travail considérable ; mais elle l'entraînait à embrasser, dans ses préoccupations, tout le domaine de la théologie historique jusqu'à la fin du moyen âge.

En même temps son intérêt personnel, sa tâche de professeur, son intelligence des besoins de l'époque orientaient de plus en plus le professeur de patristique d'une part vers l'histoire des dogmes, d'autre part vers l'étude des aspects généraux de la recherche patristique, ses progrès, ses lacunes. A l'histoire des dogmes se rattachent ses études sur le mot Sacramentum et l'histoire du nombre septénaire des sacrements (1924), ses articles sur divers aspects des controverses trinitaires (1930), certains travaux plus strictement théologiques comme *Patristique et argument de tradition au moyen âge* (1935), ses premiers contacts avec l'histoire du symbole des Apôtres (« Mélanges de Grandmaison », 1928, p. 118-125). A l'étude des aspects généraux de la recherche patristique se rattachent un

bon nombre des travaux qui seront réunis dans les tomes II et III de Patristique et Moyen âge et qu'il a intitulés : *Introduction et compléments à l'étude de la patristique.* Le Père de Ghellinck excellait à décrire et à expliquer les divers aspects et l'évolution des études patristiques, ou aussi à noter les progrès d'une recherche particulière, d'une question déterminée, en fixant l'apport de chaque chercheur, en exposant le va et vient des opinions finissant par aboutir à certaines acquisitions définitives. La « méthode » en patristique, le pourquoi des progrès et des reculs de la recherche l'ont toujours vivement intéressé. Ayant le sentiment très vif du caractère collectif de la recherche scientifique, de l'effort commun nécessaire pour aboutir, il aima à être celui qui, judicieusement, analyse et critique le chemin déjà parcouru et cherche à prévoir, par le sens même de la recherche, dans quelle direction se trouvera la solution définitive. Ce caractère de son œuvre apparaît particulièrement dans un de ses ouvrages qui a connu le plus vif succès : *Patristique et Moyen âge. Tome I. Recherches sur le symbole des Apôtres.* Mais ceci nous amène à ce que nous avons cru pouvoir appeler la troisième période de son activité scientifique.

3°) Au cours de l'année 1949, le P. de Ghellinck manifesta souvent sa joie et sa gratitude de ce que Dieu lui avait accordé ces douze années de travail 1938-1949, pendant lesquelles il avait pu composer ses ouvrages les plus importants. A plusieurs reprises après 1930, l'état de sa santé l'avait inquiété et lui avait fait craindre de n'avoir plus que peu d'années à vivre. Et voici que progressivement sa santé s'était raffermie et lui permettait un travail soutenu qui devait se maintenir jusqu'en 1949. Il disposait de plus de temps qu'autrefois; lorsqu'il avait atteint sa 70e année, il avait demandé à être déchargé de ses cours, sauf d'un séminaire qu'il affectionnait particulièrement; s'il prenait une part encore très active à la reconstruction de la bibliothèque incendiée d'Eegenhoven, l'essentiel de la tâche était assuré par un collaborateur entreprenant et compétent; une surdité croissante diminuait de plus en plus ses rapports avec le monde extérieur. Ce fut un beau spectacle durant ces douze dernières années que le travail acharné de ce vieillard rassemblant au soir de sa vie les fruits de tant d'efforts et de recherches. Toute son existence se concentra dès lors sur le court trajet qui allait de sa chambre à la bibliothèque. Ce fut l'époque la plus féconde de sa carrière d'écrivain. Aidé dans son travail de documentation et dans les tâches d'impression et de correction d'épreuves par un secrétaire laïc intelligent et dévoué qu'il avait formé lui-même et auquel il se plaisait à rendre hommage dans chaque préface de ses volumes, il était, durant la plus grande partie de la journée, infatigable à sa table de travail, compulsant, annotant, rédigeant, et semblant trouver à ses recherches le même intérêt et y apporter la même ardeur que lorsqu'il avait 30 ans.

Quatre tâches surtout occupèrent ces dernières années. D'abord une série d'articles dans les « Ephemerides theologicae Lovanienses » (1941), dans la « Revue d'histoire ecclésiastique » (1942) et dans la « Nouvelle Revue Théologique » (1945), résumant et synthétisant l'ensemble des recherches scientifiques, sur les origines et l'évolution du « Symbole des apôtres », de 1860 à 1945. Remaniés, groupés et synthétisés, ces articles devaient former en 1946 le premier tome du grand ouvrage *Patristique et Moyen âge*. Epuisé en moins de trois ans, le volume fut réédité — revu et considérablement augmenté — en 1949. Il constitue certainement une des pièces maîtresses de l'œuvre du Père, une de celles qui survivront le plus longtemps.

La seconde tâche fut une histoire de la littérature latine au moyen âge qui lui avait été demandée par l'éditeur Fr. Gay pour la « Bibliothèque catholique des sciences religieuses ». L'éditeur avait envisagé au début un seul volume du petit format de la collection. Entraîné par ses recherches, de plus en plus intéressé par le sujet, le P. de Ghellinck voyait avec stupeur son manuscrit s'allonger de mois en mois. Il dut demander à son éditeur deux volumes, puis trois, qui lui furent successivement concédés. Les deux premiers parurent en 1939 dans la collection sous le titre : *Littérature latine au moyen âge. I : Depuis les origines jusqu'à la fin de la renaissance carolingienne ; II. De la renaissance carolingienne à saint Anselme*. Lorsque le troisième se présenta à son tour, il n'embrassait que la première partie de la période prévue, à savoir le XIIe siècle, mais, même ainsi réduit, dépassait de beaucoup le cadre de la collection. Force fut d'en faire un ouvrage à part. Les deux grands volumes : *L'essor de la littérature latine au XIIe siècle* parurent en 1946 au « Museum Lessianum » ; ils mettaient un couronnement de haute valeur à ces recherches sur le XIIe siècle par lesquelles le Père avait commencé sa carrière. Cette tâche plus linguistique amena l'auteur à maints travaux et notes (surtout dans les dernières années) sur le *latin ecclésiastique*. Il préparait ainsi les matériaux pour un quatrième volume de *Patristique et Moyen âge* qui devait s'intituler *Latin chrétien ou langue latine des chrétiens ? Latin médiéval*. Son état d'achèvement en laisse espérer la publication.

La troisième tâche fut de reprendre nombre d'articles, dispersés au cours des années 1920-1939 et qui tous tendaient au même but : faire mieux comprendre la patristique comme science, comme méthode ; mettre en lumière ses progrès, ses reculs, les causes des uns et des autres (cfr tome II de *Patristique et Moyen âge*), manifester en pleine clarté certains de ses aspects plus suggestifs (*Patristique et Moyen âge*, t. III) : ici le Père exposera la carrière d'un grand savant, Harnack, les qualités qui expliquent la grandeur de son œuvre, les lacunes qui font comprendre son rationalisme libéral ; là il esquissera *Un programme de lectures dogmatiques dans les Pères* ou *Un*

programme de lectures spirituelles dans les écrits des Pères; ailleurs il s'efforcera, par l'étude de *L'édition de saint Augustin par les Mauristes,* de faire comprendre ce que doit être une édition patristique.

La quatrième tâche, la plus humble, fut une de celles qu'il eut le plus à cœur : ce fut la rédaction (1939) et la mise au point continuelle (4 éditions jusqu'en 1948) de ce petit volume : *Exercices pratiques du séminaire en théologie,* qui devait, dans sa pensée, préparer aux sciences ecclésiastiques de nombreux chercheurs, formés aux méthodes rigoureuses et ne redoutant pas le travail. Nous avons dit déjà plus haut tout ce que fut ce livre dans sa pensée et tout ce qu'il condense de longue expérience.

Les échos très favorables que suscitaient dans les revues ces grands ouvrages se succédant à intervalles si rapprochés, l'admiration et la sympathie qui s'exprimaient en maintes occasions pour le grand vieillard infatigable, toujours si lucide et si pénétrant, les témoignages de reconnaissance qui lui venaient de partout furent certainement pour lui l'occasion de grandes joies durant ses dernières années.

Dans cette immense somme de travaux, les lecteurs de la « Nouvelle Revue Théologique » pourront remettre aisément à leur place chronologique et psychologique les nombreux articles que le P. de Ghellinck nous a donnés depuis que la revue fut reprise par le Collège théologique de Louvain en 1921. Il n'est guère de sujet, parmi ceux que nous venons de parcourir, qui n'ait amené à notre revue des contributions de grande valeur de sa plume, qu'il s'agisse de vues d'ensemble sur les études patristiques (1929), des Rétractations de S. Augustin et de la grande édition des Mauristes (2 articles en 1930), des programmes de lectures dogmatiques ou de lectures spirituelles dans les écrits des Pères (4 articles en 1933 et 1934), de l'histoire des bibliothèques médiévales et modernes (2 articles en 1938), du latin chrétien (1939), des recherches sur le symbole des apôtres (1945) ou des dernières découvertes de manuscrits coptes gnostiques en 1946-1947 à Nag' Hammadi (1949).

Au moins aussi importante, inlassable et éminemment compétente fut sa contribution à la partie bibliographique de la « Nouvelle Revue Théologique ». Lorsque, en 1926, la « Nouvelle Revue Théologique », jusque-là principalement morale et canonique, voulut s'ouvrir à l'ensemble des sciences ecclésiastiques, un lent et difficile travail d'adaptation et de transformation s'imposa durant un bon nombre d'années. Une des parts les plus ardues de ce travail concerna le secteur bibliographique. D'un petit nombre d'éditeurs catholiques d'ouvrages moraux et canoniques ou strictement ecclésiastiques, il fallait passer au cercle étendu de tous les éditeurs, catholiques, protestants ou autres, qui publiaient des livres ayant un intérêt religieux, théologique ou philosophique. Nous ne dirons jamais assez quelle aide puissante la « Nouvelle Revue Théologique » n'a cessé de trouver à ce point de vue

dans la compétence et l'influence du P. de Ghellinck, aussi bien que dans la haute valeur de ses comptes rendus. Il fut un des grands amis de notre revue et ne manqua jamais une occasion de lui manifester sa sympathie et son estime et de la promouvoir efficacement. La « Nouvelle Revue Théologique » lui reste profondément reconnaissante.

Les derniers mois et la mort.

Entré dans la Compagnie de Jésus le 23 septembre 1889, le Père de Ghellinck voyait s'approcher rapidement son jubilé de soixante années de vie religieuse et s'intéressait vivement à la préparation de cette fête de famille. En outre, au cours de l'année 1949, des collègues, des amis et des anciens élèves avaient décidé de lui offrir des *Mélanges de Ghellinck* et la collaboration était venue si nombreuse qu'on avait dû prévoir deux volumes. Le Père s'en réjouit profondément; il avait un sens très vif de la collaboration entre savants; très « gentleman » dans toute sa manière d'agir, il avait noué des relations cordiales avec un grand nombre de théologiens et d'historiens, catholiques ou protestants, de divers pays. A Oxford, Cambridge, Uppsala, Washington il comptait des amis très dévoués aussi bien qu'à Louvain, Paris, Munich ou Rome. Tous étaient heureux de cette occasion de lui témoigner, par leur collaboration à ses *Mélanges,* leur estime et leur sympathie. Lui-même, dans son sens délicat de la charité confraternelle, ne s'était jamais refusé à donner sa contribution à des « Mélanges » ou « Miscellanea » offerts à un collègue; durant les deux dernières années, 1948 et 1949, nous trouvons des travaux de sa plume dans les Mélanges Cavallera, Gessler, Geyer, Lehmann, R. Martin, Viller.

Mais l'heure de l'appel du Maître était proche. Le 7 août 1949, sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'altéra brusquement de façon inquiétante. Un instant on craignit ce jour-là une issue fatale. Puis un léger mieux se déclara temporairement, pas assez marqué cependant pour permettre d'organiser le 24 septembre la célébration commune de son jubilé de 60 années de vie religieuse, qu'on eût tant désiré pouvoir lui offrir. Avec sa ténacité habituelle, le malade, jusque fin décembre, soit au lit, soit durant les deux ou trois heures où il pouvait chaque jour se lever, poursuivit ses travaux de revision, continua sa correspondance en la dictant, s'occupa de la préparation du 4e volume de « Patristique et Moyen âge » et de la revision du second.

Ce fut pour lui une grande joie que la décision prise par l'Université de Louvain de le créer « docteur honoris causa » de la Faculté de théologie lors de la promotion du 10 octobre 1949; Monseigneur le Recteur avait eu la délicatesse de présenter cette promotion, non seulement comme une marque d'estime pour le savant, mais aussi

comme un témoignage de reconnaissance pour la part prise par le Père à la première restauration de la bibliothèque de l'Université. Cela fut un grand réconfort pour le malade, qui voyait en outre dans cette promotion une coïncidence familiale qui le touchait vivement : son père avait été un des premiers élèves de l'Université de Louvain restaurée en Belgique et voici qu'à la fin de sa vie le fils nouait avec la même Université des liens particulièrement étroits. La maladie toutefois ne lui permit pas d'assister à la cérémonie, mais il se plut le soir à en entendre décrire, un à un, tous les détails.

Malheureusement le malade s'affaiblissait de jour en jour et les derniers espoirs de guérison s'évanouissaient. Au cours de ces mois, une grande douleur vint encore l'atteindre : son frère jésuite, le seul survivant de ses frères, gravement malade au collège Saint-Michel à Bruxelles, était transporté en clinique à Gand. Les deux frères, après avoir enduré chacun une longue maladie, devaient mourir à sept jours de distance, le Père Adrien le mercredi 28 décembre à 13 heures, le Père Joseph le mercredi 4 janvier à la même heure.

Le 22 décembre, averti de la gravité de son état, le P. Joseph de Ghellinck reçut les derniers sacrements. La maladie n'entamait en rien la parfaite lucidité de son esprit, et c'est d'une voix très nette et avec sa justesse d'expression habituelle qu'après l'extrême-onction il exprima, outre sa pleine soumission à la volonté divine, ce sentiment qui lui avait été si familier et si cher au cours de sa vie : la reconnaissance, reconnaissance envers Dieu, reconnaissance envers ses frères, amis, parents, présents ou absents, reconnaissance envers tous ceux qui lui avaient rendu service ou fait quelque bien. Toutes ses pensées furent désormais tournées vers l'au-delà, vers lequel il allait dans une parfaite sérénité d'âme et une pleine lucidité d'esprit; celles-ci se maintinrent jusqu'au dernier instant. Le 4 janvier 1950, dix minutes à peine après s'être encore entretenu familièrement avec son supérieur, il entra brusquement dans la crise d'étouffement qui en vingt minutes l'emporta. A 13 heures le fidèle serviteur retournait à Dieu.

Le P. de Ghellinck fut un religieux profondément attaché à sa vocation et scrupuleusement fidèle à toutes les obligations de sa vie religieuse et sacerdotale. Il avait à un très haut degré le sens du devoir, jamais accessible à aucune forme de dilettantisme moral ou même de fantaisie; sa piété était solide, ferme, plutôt grave. Il restera cher à tous par le souvenir d'une charité délicate qui veillait instamment à ne blesser personne et ne manquait aucune occasion de manifester sa sympathie. Il fut un modèle de travail opiniâtre, inlassablement poursuivi par amour de l'Eglise.

Jean LEVIE, S. I.